



Yo en el Futuro Moi dans le futur

une création de **Federico León**

Buenos Aires, Argentine.

Diffusion

Ligne Directe / Judith Martin

+33 (0)1 43 66 25 46
info@lignedirecte.net

www.lignedirecte.net

Judith Martin

judith.martin@lignedirecte.net
+33 (0)6 70 63 47 58

Yo en el Futuro **Moi dans le futur**

Réalisation Federico León

Une création de Federico León & Marianela Portillo, Julián Tello, Jimena Anganuzzi, Esteban Sánchez Lamothe

Acteurs Jimena Anganuzzi, Elisabeth Bagnes, Oscar Mariano Grilli, Esteban Sánchez Lamothe, Isabella Ghiara Longhitano, Dina Minster, Marianela Portillo, Belén Abril Pulvirenti, Federico Rosenzvaig

Casting María Laura Berch

Son Catriel Vildosola

Montage Martín Mainoli

Maquillage & coiffure Néstor Burgos

Costumes Valentina Bari

Décors Ariel Vaccaro

Directeur artistique vidéo Mariela Rípodas

Caméra Guillermo Nieto, Julián Tello

Coordinateur technique Julián Tello

Postproduction et technicien vidéo Alejandro Soler

Chef opérateur et photographie Guillermo Nieto

Producteur exécutif Federico León

Directrice de production et de tournée Tatiana Saphir

Assistant de direction Adrián Lakerman

Production Nadia Jacky

Promotion en France Judith Martin – Linea Directa

Produit par Complejo Teatral (Buenos Aires)

Co-produit par HAU Theater (Berlin), Festival delle Colline Torinesi (Turin), Steirischer Herbst Festival (Graz), KunstenFestivaldesArts (Bruxelles)

Le spectacle créé le 19 mai 2009 au KunstenFestivaldesArts (Bruxelles).

Yo en el Futuro **Moi dans le futur**

présenté par Federico León

Dans les années 50, un groupe d'enfants ont filmé une série de films expérimentaux amateurs destinés à être vus dans le futur. Aujourd'hui ils ont 70 ans et ils tentent de reproduire avec un groupe d'enfants et de jeunes, ces films de leur enfance et de leur jeunesse.

La pièce est composée de 3 trios : deux femmes et un homme de 70 ans ; deux jeunes-femmes et un jeune-homme de 30 ans et deux filles et un garçon de 10 ans. Les jeunes et les enfants représentent le trio le plus âgé dans son enfance et sa jeunesse.

Yo en el futuro a lieu dans un cinéma.

Actuellement, en Argentine, beaucoup de cinémas ont une petite scène. Ces scènes datent des années 50, époque à laquelle y été présentés des numéros vivants. Ces numéros étaient un refuge pour les artistes de variété, en majorité sans activité ou en décadence. Les numéros duraient entre 10 à 15 minutes et étaient joués avant la projection d'un film. Dans ces numéros, on pouvait voir une danseuse ou un magicien, un organiste vêtu de paillettes ou encore des chiens dressés pour le cirque.

Dans leur enfance, dans les années 50, les protagonistes de la pièce avaient été fortement impressionnés ou influencés par ces numéros auxquels ils avaient assisté. Aujourd'hui, septuagénaires, ils essaient dans un cinéma actuel de revivre leurs anciennes impressions.

Yo en el futuro développe une réflexion sur le temps et le langage artistique, un jeu de miroirs générationnels, comment le passé se répercute dans le présent ou comment le présent réinvente ou essaie de modifier ce passé. Le spectacle aborde des thèmes tels que la fiction-réalité, la vocation d'enregistrer, de constituer des traces, l'obsession de revisiter et recréer le passé.



Le jeune metteur en scène et cinéaste Federico León compte parmi les protagonistes majeurs de l'avant-garde artistique en Argentine.

Avec ***Yo en el futuro***, le cinéma s'infiltré à l'intérieur du théâtre.

Une série de films amateurs des années 1950 forment la base de *Yo en el futuro*. Leurs auteurs, aujourd'hui âgés de près de 70 ans, invitent un groupe de jeunes gens à transposer dans un contexte contemporain ces témoignages de leur propre adolescence. À les rejouer.

Yo en el futuro tend un miroir entre différentes générations : que se passe-t-il lorsque des jeunes d'aujourd'hui « actent », à l'identique, ce que leurs ancêtres ont acté avant eux ?

Qu'est-ce qui change réellement et qu'est-ce qui se répète ?

Qu'est-ce qui se transmet et qu'est-ce qui s'oublie ?

Se frôlant sans cesse dans un jeu inventif, présent et passé finissent par perdre leurs contours.

Une fascinante machine à voyager dans le temps où la tentative de refaire ce qui a été se mêle à celle de produire du futur.

Entretien avec
Federico León

Propos recueillis par Antoine de Baecque

Quelle est votre formation ?

J'ai commencé comme acteur. Puis, assez vite, j'ai aussi écrit et mis en scène les spectacles d'un collectif de comédiens. Par ailleurs, j'ai suivi des cours dans une école de cinéma. Le théâtre m'a paru le bon endroit pour travailler mes idées. Mon premier spectacle s'intitulait Cachetazo de campo, «Une baffe paysanne ». Avec notre groupe, on a vite compris que chaque spectacle nécessitait un temps de préparation assez long, presque deux ans, selon un processus de création spécifique. Le plus important, c'est le travail avec les acteurs, qui implique de très nombreuses répétitions, où coexistent erreurs et trouvailles, comme un essai par décantations progressives. Un plateau de théâtre c'est un laboratoire. Notre groupe s'est constitué peu à peu, et je travaille avec des gens d'âges très différents, de formations diverses, de corps opposés.

Dans le spectacle proposé à Avignon, Yo en el futuro, vous avez ainsi trois générations d'acteurs : dix, trente-cinq,soixante-quinze ans...

J'aime travailler et écrire des pièces qui ne pourraient pas se jouer avec d'autres acteurs. J'écris pour eux, pour ce moment particulier où ils sont sur scène, dans ce contexte précis. Personne d'autre ne peut marcher avec la lenteur si spécifique de cette femme de soixante-quinze ans, ou le ton précis de ce garçon de dix ans. Cette marque absolument personnelle, c'est la pièce. C'est pourquoi le processus de répétition est si important et prenant. J'ai besoin de connaître mes acteurs, j'absorbe tout d'eux, leurs particularités, puis je conçois à partir d'eux. Ce sont des acteurs bien sûr, mais plus encore. Ils deviennent des personnes, et peu à peu des personnages. Il me plaît également, de penser que les spectateurs viennent voir quelque chose d'unique, qui se produit une fois, dans certaines circonstances, et ne se reproduira plus. C'est sans doute une idée qui me vient du cinéma, un rapport personnel avec cet art : une chose a lieu, ne se répétera plus jamais comme ça, et doit être filmée à ce moment précis. C'est cette unicité-là que je recherche. Cette sensation d'être face à un événement non répétable, je la nomme un « chaos hyper contrôlé ». Dans mon premier spectacle, une mère et sa fille pleuraient ensemble : c'était tous les soirs pareils mais c'était unique tous les soirs... De même, dans la deuxième pièce que j'ai écrite et montée, 1500 mètres au-dessus du niveau de Jack, une femme et un enfant se baignaient et jouaient dans une baignoire, et bien l'eau qui éclaboussait devait le faire exactement de la même façon tous les soirs, mais ce n'était évidemment jamais exactement pareil.

Parallèlement au théâtre, vous réalisez des films. Les deux plateaux communiquent-ils ?

Mon premier film, *Tous ensemble*, j'en ai réalisé en 2001, juste après 1500 mètres... Il est certain que ça circule entre les deux arts. J'apporte des procédés théâtraux à l'écran, et vice versa. Dans *Tous ensemble*, je travaillais beaucoup en gros plans, ce qui est spécifique au cinéma, mais en même temps je voulais un jeu très théâtral. Au contraire, mon deuxième film, *Étoiles*, j'ai voulu le traiter dans un style quasi documentaire, et des éléments de ce jeu si particuliers sont ensuite revenus dans *Yo en el Futuro*. Mes pièces, par exemple, se donnent toujours dans un espace très réduit, où la distance entre les acteurs et les spectateurs est volontairement raccourcie : quand on est à un mètre de l'acteur qui joue, on voit l'éclat dans l'œil, le grain de la peau, ce qui se rapproche beaucoup du jeu cinématographique dans un gros plan. C'est ainsi que je fais le lien : par le jeu, par le détail, par la peau. J'écris en fonction de cela, aussi bien pour le théâtre que pour le cinéma.

Comment voyez-vous le spectateur de théâtre ?

Être spectateur de théâtre, c'est une expérience particulière : être très près, s'approcher toujours davantage de l'acteur, du jeu. C'est le spectateur qui va vers le spectacle et non l'inverse. Je me méfie des acteurs qui parlent trop fort, comme des récits trop clairs. C'est pourquoi le volume sonore de mes pièces est toujours bas. Le spectateur est aussi au travail : il s'approche toujours plus prêt de l'objet, il décrypte quelque chose qu'il ne comprend pas.

Ce n'est pas la première fois que vous venez présenter vos spectacles ou vos films en France. Comment avez-vous découvert la scène française ?

Vincent Baudriller, qui connaît bien le théâtre sud-américain, notamment argentin, a vu mon premier spectacle, *Cachetazo de campo*, en 1997 à Buenos Aires, dans un tout petit théâtre de cinquante personnes. On a tourné un peu ce spectacle en Europe, à Berlin. Mais la première fois qu'on est vraiment venus en France, c'est avec 1500 mètres au dessus du niveau de Jack, au Festival d'Automne, en 2001, au théâtre de la Cité Universitaire et au Théâtre Garonne à Toulouse. Puis, toujours pour le Festival d'Automne, on a montré *L'Adolescent* à la MC93 de Bobigny. Quant aux films, ils ont été sélectionnés aux festivals sud-américains de Toulouse et de Bayonne.

Quel est le point de départ du dernier spectacle, *Yo en el Futuro* ? C'est une science-fiction intime, comme son titre l'indiquerait, qu'on peut traduire comme : « Moi, dans le futur » ?

Pas vraiment, même si c'est une réflexion personnelle sur le temps et son aspect labyrinthique, comme si les couloirs du temps pouvaient communiquer secrètement. Le point de départ, ce sont trois personnes âgées, un homme et deux femmes, qui ont engagé trois adultes et trois enfants qui leur ressemblent, afin qu'ils jouent leur vie à différents âges de leur passé.

Ils ont organisé une sorte de casting, ils leur montrent des vidéos et des films 8 mm, des années cinquante, puis des années soixante-dix, dans lesquels on les voit, eux, à dix ans et à trente ans. Les enfants et les adultes répètent alors les actions, les gestes, les situations, qui passent dans les films. Les enfants et les adultes sont habillés exactement comme les enfants et les adultes des films. Ils marchent, fument, regardent, vivent de la même façon dans le film qui passe sur un écran en fond de scène et sur le plateau. C'est une manière de faire revenir le passé par les images et par les corps, de transmettre leurs gestes afin que des rituels à la fois quotidiens et étranges ne se perdent pas. Les images de famille entrent dans un jeu de miroir qui, parfois, peut prendre une profondeur infinie. Puis l'écran s'ouvre, on est dans un salon des années soixante-dix, où les adultes regardent ces mêmes films qu'ils viennent de tourner, ou qu'ils ont tourné il y a vingt ans...

C'est un processus d'emboîtement des temps...

J'ai construit un dispositif de mise en abîme, un effet de reflet dans le reflet dans le reflet d'un miroir. C'est une sorte de boîte à miroirs qui révèle une forme de désir obsessionnel : se perpétuer, fonder une nouvelle famille pour rejouer sa vie. Les correspondances sont nombreuses, mais parfois il peut y avoir des variations. Une jeune fille voit dans une salle de cinéma une vieille dame jouer du piano, de retour chez elle, elle joue du piano comme la vieille dame, puis dans les années soixante-dix -elle a alors trente ans - elle fait la même chose. Enfin de nos jours sur scène, elle est devenue la vieille dame qui joue du piano comme la dame du film... Comme des effets d'écho. Dans un même morceau musical, coïncident les trois temps de la vie et de la remémoration. Ces processus exigent évidemment une grande précision dans le jeu et la mise en scène, c'est une chorégraphie vraiment réglée. Du coup, il y a peu de texte, c'est davantage un spectacle visuel et musical. Le spectateur se trouve placé devant des actions concrètes, mais aussi devant l'abstraction des temps, leurs correspondances. C'est une logique onirique, comme s'il était plongé dans un rêve, ou un cauchemar.

Quel est votre objectif en composant ce labyrinthe des temps ?

J'essaye d'attraper le temps, et de le transmettre : créer une nouvelle temporalité qui puisse inclure tous les temps. Le spectacle se conjugue donc à tous les temps, comme une sculpture de temps. Tout tourne autour d'un baiser que le couple âgé s'est donné dans l'enfance. Pour lui, il s'agit de retrouver dans le présent, une dernière fois, la sensation de ce baiser perdu dans le passé. Du coup, tout le monde s'embrasse, dans tous les temps du spectacle, et ce baiser devient celui de la fiction.

Yo en el Futuro se situe certainement entre Marcel Proust et Jorge Luis Borgès... C'est un peu votre madeleine...

En fait, j'ai découvert mon spectacle au fur et à mesure de son avancement. C'est à la moitié du processus que j'ai vraiment compris que j'étais en train de faire une pièce sur le temps... Quand la structure était déjà visible. Ce qui rend ce phénomène plus puissant, c'est de travailler avec le cinéma et le théâtre. Les échelles sont très variées. On passe du gros plan aux petites silhouettes du plan large, du passé antérieur au présent et même au futur.

C'est votre première venue au Festival d'Avignon?

Ça fait longtemps que j'ai envie d'en être. J'en suis très content.

Propos recueillis par Antoine de Baecque
avec le concours de Sarah Chaumette pour le Festival d'Avignon 2009



El Peligro León

Le Danger León

par Alan Pauls

“Le théâtre de Federico León est un théâtre dur. Dur dans le sens où l’on dit, par exemple, que la science ou la pornographie sont dures. Ce qui l’intéresse n’est pas le risque – qui est la version décente et sensible du vertige – mais le danger, tel quel, sec. Expérience hardcore, le danger est, dans sa poétique, le grain même du théâtre : le seul capable d’arracher le théâtre au système d’alibis qui le protège, l’anesthésie ou aussi le renouvelle. En commençant par le principal : le confort de la condition “artistique”. De *Cachetazo de campo* (1997), la pièce qui l’a révélé comme auteur et metteur en scène, à *El adolescente* (2003), la première qui est entrée dans un théâtre officiel, son travail d’écriture et de mise en scène n’a été autre que de raboter, réduire, limer, opacifier (...) tous les éclats, la séduction et le glamour de la représentation. Loin de tout spectaculaire, le danger selon León ne doit rien à l’agressivité, ni aux esthétiques du choc, ni même aux tourbillons de la violence corporelle, à ce à quoi le théâtre s’abandonne souvent quand il veut se montrer vital. Il doit tout, au contraire, à une force que ce monde stupidement satiné nous condamne à ne valoriser que dans la cuisine japonaise : la force du cru. Le cru est ici nudité, en effet, mais c’est la nudité du support, de l’image, du langage théâtral – le gros grain du photogramme porno –, autant ou plus que la nudité de ce qui est représenté. Et cette vocation pour le cru – pour “découdre”, “déprocéder”, “crudifier” toujours plus le théâtre – explique l’exigence originale de son oeuvre (...)

Auteur de quelques cristaux ineffaçables du théâtre argentin des dernières années (les pleurs pleins de morve de *Cachetazo de campo*, la baignoire comme un barrage d’eau stagnante de *Mil quinientos metros sobre el nivel de Jack* (1999) et dont les excès d’eau faisaient grésiller les chauffages de scène et léchaient les pieds du premier rang, ou, dans *El adolescente*, la guerre de chaussures et l’enfant au casque), León, qui a aussi touché au cinéma (son remarquable long métrage *Todo juntos*, en 2002, contient la scène de sexe la plus perturbante du nouveau cinéma argentin), a un problème qui n’est pas mineur : artiste du cru, il est extrêmement sophistiqué. (...)

Alan Pauls, fragment de l’article “El Peligro León”,
in “Radar”, journal quotidien Página 12, 3 août 2003.

Federico León

Federico León est né à Buenos Aires en 1975.

Il est auteur, metteur en scène, cinéaste et acteur.

Pour le théâtre, il a écrit et mis en scène *Cachetazo de Campo*, *Museo Miguel Angel Boezio*, *1500 metros sobre el nivel de Jack* et *El Adolescente*.

En 2001, il écrit et réalise son premier film, *Todo Juntos*, dans lequel il interprète également un rôle. Ce long-métrage a notamment été sélectionné dans les festivals de Locarno, Londres, La Havane, Toulouse et au festival International de Buenos Aires.

Estrellas, son deuxième film, a obtenu le Prix Spécial du jury du IX Festival de Ciném indépendant de Buenos Aires. Il fut l'un des temps forts du Kunstenfestivaldesarts 06 (Bruxelles) et a participé, entre autres, aux festivals de Locarno, Londres, Los Angeles, Miami, La Havane, Thessalonique, Leipzig.

Il a remporté plusieurs prix, dont le Premier prix d'écriture dramatique de l'Institut National de Théâtre argentin, le Prix Konex 2004 de la Fondation d'Art nationale et le Premier prix national d'écriture dramatique 1996-1999 du gouvernement argentin.

En 2002, il a été sélectionné parmi de nombreux artistes du monde entier pour participer à "The Rolex Mentor and Protégé Arts Initiative". Dans ce cadre il a travaillé pendant un an avec Robert Wilson.

Ses pièces de théâtre et le scénario de *Todo Juntos*, ainsi que des critiques, interviews et des essais de l'auteur sur le processus de création de ses œuvres, ont été éditées dans le livre *Registros – Teatro reunido y otros textos* (édition Adriana Hidalgo).

Ses pièces ont été jouées dans des théâtres et festivals en Allemagne, en France, aux Pays-Bas, en Autriche, en Italie, au Danemark, en Écosse, au Canada, en Belgique, en Espagne, aux Etats-Unis au Brésil et en Australie.

Yo en el Futuro

Moi dans le futur

Tournée

Festival de Murcia, Espagne - 12 et 13 février 2010

Festival de Valence, Espagne - 16 et 17 février 2010

Speilart Festival, Munich, Allemagne - 24 et 25 novembre 2009

Steirischerherbst Festival, Graz, Autriche - 9, 10 et 11 octobre 2009

Festival d'Avignon, France - 20 au 23 juillet 2009 - 18h

Festival delle Colline Torinesi, Turin, Italie - 8 au 10 juin 2009

Festival de Salamanca, Espagne - 4 juin 2009

HAU Theater, Berlin, Allemagne - 27 au 30 mai 2009 – Hau 3

KunstenFestivaldesArts, Bruxelles, Belgique - 19 au 22 mai 2009

Scène à remonter le temps



"Yo en el Futuro" - © Wim Pannecoucke

Echapper à la foule de la rue des Teinturiers, à ses nombreuses petites salles de théâtre et autres parades du « off », à ses prospectus, à ses affiches, à ses jeunes comédiens aux yeux de plus en plus cernés... Pénétrer dans la fraîcheur de la salle Benoît-XII... Ce fut quelques trop brefs jours durant un pur moment de poésie mélancolique, d'enfantillage métaphysique que d'admirer et de se perdre dans *Yo en el Futuro (Moi dans le futur)*, mis en scène par Federico Leon.... **Sur scène, deux femmes, un homme**, à trois âges de leur vie. Et un piano qui accompagne cette étonnante machine théâtrale à remonter le temps... Les plus âgés ont-ils convié les plus jeunes – trois enfants de dix ans, trois trentenaires – à venir rejouer leur existence comme de simples acteurs, ou bien s'agit-il d'une seule et même famille ? On ne saura pas, et d'ailleurs peu importe. Ce qui intéresse l'argentin Federico Leon, 34 ans, c'est de donner à voir et sentir les émotions brutes, les sensations premières qui laissent d'infectibles traces dans les mémoires et peuvent à jamais tisser un destin, fût-il le plus ordinaire. Et il y parvient admirablement dans ce fragile spectacle de quelque cinquante, rares, minutes.

Sur un grand écran, au fond de la scène, défile encore un vieux film qu'ont sans doute tourné les trois aînés à des moments phares de leur passé, et ces images-là, peu à peu, doucement, s'entrechoquent aux scènes qu'ils remettent en scène au présent... On aura tôt fait d'associer à l'illustre compatriote Borges la quête quasi surréaliste de Federico Leon : donner à sentir la densité et l'éternel retour du temps, l'épaisseur d'une vie, les labyrinthes de la mémoire. Sauf que sa démarche est bien plus théâtrale que littéraire. Dans un espace simplissime d'images et de quasi vide, juste avec les corps fatigués et lents, ou toniques et rapides de ses interprètes, leurs gestes réduits à l'épure d'un baiser et leurs mots minimalistes, l'Argentin parvient à dessiner en relief et petite musique quotidienne, l'essence même de la vie.

Fabienne Pascaud

A VOIR "Yo en el Futuro" ("Moi dans le futur"), mise en scène de Federico Leon, salle Benoit XII. Jusqu'au 23 juillet à 18h.